

La ville

de Ray Bradbury

LA ville attendait depuis vingt mille ans. La planète suivait sa course dans l'espace, les fleurs des champs croissaient et se fanaient, mais la ville attendait. Les rivières de la planète se gonflaient d'eau, dépérissaient, n'étaient plus que poussière. La ville attendait toujours. Les vents qui avaient été jeunes et violents étaient devenus vieux et sereins, et les nuages, qui avaient couru déchiquetés dans le ciel, flottaient maintenant comme une blancheur paresseuse. Et la ville attendait.

Avec ses fenêtres, ses murs d'obsidienne, ses tours et ses tourelles sans bannière, avec ses rues à l'asphalte vierge, ses poignées de porte sans empreinte digitale, ses trottoirs sans un papier. La ville attendait, tandis que la planète gravitait dans l'espace, suivant son orbite autour d'un soleil bleu-blanc, et que les saisons passaient de la glace au feu pour revenir à la glace, puis aux champs verts et aux prés jaunes de l'été.

Ce fut par un après-midi de l'été, au beau milieu de la vingt millième année, que la ville cessa d'attendre.

Dans le ciel, était apparue une fusée.

Elle fila au-dessus de la ville, vira, revint et se posa à cinquante mètres du mur d'obsidienne.

Des bottes foulèrent l'herbe fine, de l'intérieur de la fusée des voix parlèrent aux hommes dehors.

« Prêts ?

— Très bien ! De la prudence ! Pénétrez dans la ville. Jensen, vous et Hutchinson, en avant-garde ! Ouvrez l'œil ! »

La ville dégagea des narines secrètes dans ses murs noirs et l'air régulièrement aspiré souffla en trombe dans les profondeurs des conduits, à travers des filtres et des dépoussiéreurs, jusqu'à une série de membranes et de toiles délicates et argentées. L'aspiration continue apporta les odeurs du pré.

« Odeur de feu, de météore, de métal chaud. Une fusée est arrivée d'un autre monde. Odeur de cuivre, odeur poussiéreuse de la poudre brûlée, du soufre, des gaz d'échappement. »

Ce renseignement impressionna une bande qui glissa dans une fente, le long d'un tube et de fins rouages jusqu'à d'autres mécanismes.

Un calculateur se mit à battre comme un métronome. Cinq, six, sept, huit, neuf. Neuf individus. Le message fut instantanément imprimé sur une bande qui se coula entre des rouleaux et disparut.

Les grandes narines de la ville se dilatèrent de nouveau.

L'odeur du beurre. Venant des hommes qui s'avançaient avec précaution, les effluves se décomposèrent à l'intérieur du Nez en souvenirs de matières grasses, de fromage, de crème glacée, senteurs d'une économie laitière.

Clic-clic, firent les machines.

« Attention, les gars !

— Jones, sortez votre arme. Ne faites pas l'idiot !

— C'est une ville morte. Pourquoi s'en faire ?

— On ne sait jamais ! »

Au son de ces mots aboyés, les Oreilles s'éveillèrent. Après des siècles de brises légères, de feuilles tombées planant doucement jusqu'au sol, d'herbe lente croissant quand la neige avait fondu, les Oreilles se lubrifièrent, se tendirent, étalèrent leurs vastes membranes que les battements du cœur des envahisseurs sensibilisaient comme le souffle des ailes d'une chauve-souris. Les Oreilles écoutèrent et le Nez huma.

La transpiration d'hommes effrayés s'éleva. Les mains qui tenaient les armes suaient. Le Nez agita et analysa cet air, comme un connaisseur qui se concentre sur un vieux cru.

Les données s'inscrivirent sur des bandes parallèles. La sueur : chlorures, tant pour cent ; sulfates, tant ; acide urique, azote, nitrates ammoniacaux, tant ; créatinine, sucre, acide lactique...

Des touches crépitèrent. Des totaux se formèrent.

Le Nez souffla l'air ainsi décomposé. Les Oreilles écoutèrent :

« Je trouve que nous devrions retourner à la fusée, capitaine !

— C'est moi qui donne les ordres, Mr. Smith !

— Oui, capitaine.

— Hé, là-bas, la patrouille ! Vous voyez quelque chose ?

— Rien, capitaine ! La ville a l'air d'avoir été abandonnée depuis des années.

— Vous entendez, Smith ? Il n'y a rien à craindre.

— Je n'aime pas ça ! Je ne sais pas pourquoi. Vous n'avez jamais eu l'impression d'avoir déjà vu un endroit ? Hé bien, cette ville paraît familière, trop, même.

— C'est absurde ! Ce système planétaire est à des milliards de milles de la Terre. Il est impossible que l'on soit déjà parvenu jusqu'ici. Notre fusée est le seul vaisseau « année-lumière » qui existe.

— C'est l'impression que j'ai, capitaine. J'estime que nous devrions nous retirer. »

Les pas s'arrêtèrent. Il n'y eut plus que le son des respirations des envahisseurs dans l'air immobile.

Les Oreilles les perçurent, la machine accéléra. Des rotors girèrent, des liquides brillèrent dans des cornues et des distillateurs. Une formule conduisit à un composé. Quelques instants plus tard, répondant à la sollicitation du Nez et des Oreilles, par d'énormes orifices pratiqués dans les murs de la ville, une vapeur fraîche souffla sur les envahisseurs.

« Vous sentez ça, Smith ? Ah ! De l'herbe verte. Ce que ça sent bon ! Fichtre, que c'est agréable ! »

Des senteurs de chlorophylle se répandaient parmi les hommes arrêtés.

« Ah ! »

Les pas reprirent.

« C'est réconfortant, n'est-ce pas, Smith ? Poussons de l'avant ! »

Le Nez et les Oreilles se détendirent un centième de seconde. La contre-manœuvre avait réussi. Les pions avaient repris leur marche en avant.

Et maintenant les Yeux de la ville se dégagèrent de leurs brumes.

« Capitaine, les fenêtres !

— Quoi ?

— Ces fenêtres, là ! Je les ai vu bouger !

— Je n'ai rien vu du tout.

— Elles ont changé ! Elles ne sont plus de la même couleur. De sombres, elles sont devenues claires.

— Elles m'ont l'air d'être de simples fenêtres carrées. »

Les objets flous se précisèrent. Dans les entrailles mécaniques de la ville, des axes pivotèrent, des volants plongèrent dans l'huile verte. Les cadres des fenêtres s'ajustèrent. Les panneaux brillèrent.

Au-dessous d'eux, dans la rue, les deux hommes de la patrouille s'avançaient, suivis à quelque distance par les sept autres. Leurs uniformes étaient blancs, leurs visages aussi roses que si on les avait giflés ; leurs yeux, bleus. Ils marchaient droit, sur leurs membres postérieurs ; ils portaient des armes en métal. Leurs pieds étaient bottés. Ils étaient du sexe masculin, avec des yeux, des oreilles, des bouches, des nez.

Les fenêtres vibrèrent, se dilatèrent imperceptiblement, comme l'iris d'yeux innombrables.

« Je vous le dis, capitaine, ce sont les fenêtres !

— Marchez toujours.

— Je retourne, capitaine.

— Smith !

— Je ne veux pas tomber dans le piège.

— Vous avez peur d'une ville vide ? »

Les autres rirent, mal à leur aise.

« Oh ! vous pouvez toujours rire ! »

La rue était pavée, chaque pavé avait trois pouces de large sur six de long. D'un mouvement insensible, la rue céda. Elle pesait les envahisseurs.

Dans une cave, une aiguille rouge touchait un chiffre : 178 livres, 210, 154, 201, 198 livres ; chaque homme fut pesé, enregistré et le renseignement communiqué à d'ultérieures profondeurs.

A présent, la ville était complètement éveillée.

Les ventilateurs aspiraient et refoulaient l'air, avec l'odeur du tabac exhalée par les bouches des hommes, le parfum du savon de leurs mains. Même leurs globes oculaires avaient une odeur particulière. La ville la discernait, et cette notation formait un total qui filait ailleurs s'ajouter à d'autres totaux. Les fenêtres de cristal se concentraient, les Oreilles tendaient la peau de leurs tambours de plus en plus ; tous les sens de la ville étaient excités et enclenchés comme la chute d'une neige invisible, comptant les respirations, les battements sourds des cœurs, observant, surveillant, soupesant, goûtant.

Car les rues étaient comme des langues : là où les hommes étaient passés, le goût de leurs talons pénétrait les pores de la pierre pour être calculé avec des réactifs. Cet ensemble chimique, subtilement assemblé, fut ajouté aux sommes qui s'accroissaient et qui attendaient les données finales parmi les roues en révolution et les pistons lubrifiés.

Des pas précipités.

« Smith, revenez ici !

— Non, allez au diable !

— Rattrapez-le, les gars. » Une course sur les pavés.

Une dernière analyse, et la ville, après avoir écouté, observé, goûté, senti, pesé, doit accomplir une tâche ultime.

Une trappe s'ouvrit dans la chaussée. Le capitaine disparut ; les autres qui couraient, ne s'en aperçurent pas.

Pendu par les pieds, un rasoir lui ouvrant la gorge, un autre la poitrine et l'abdomen, sa carcasse instantanément vidée de ses entrailles, allongé sur une table dans une salle secrète sous la rue, le capitaine trépassa. De grands microscopes à cristal scrutèrent les fibres musculaires ; des doigts mécaniques sondèrent le cœur qui battait encore. Les lambeaux de sa peau furent épinglés à la table, tandis que des mains articulées disséquèrent les différentes parties du corps comme un joueur d'échecs rapide et curieux qui déplace ses pions et ses pièces.

Au-dessus, les hommes couraient après Smith en criant. Smith criait aussi, et au-dessous d'eux, dans cette étrange salle d'opération, le sang s'écoulait dans des ampoules, pour y être secoué, centrifugé, étalé sur des lamelles, exposé sous d'autres microscopes ; les numérations étaient effectuées, les températures mesurées, le cœur découpé en sections, le foie et les reins partagés avec art. Le crâne fut trépané, l'encéphale dégagé, les nerfs retirés, les muscles allongés à la limite élastique ; tandis

que dans la centrale souterraine de la ville, le Cerveau établit enfin le grand total et tout le mécanisme fit halte, monstrueusement.

Le total.

C'étaient des hommes. En provenance d'un monde éloigné, d'une *certaine* planète. Ils ont tels yeux, telles oreilles ; ils marchent sur leurs jambes d'une certaine façon, ils portent des armes ; ils pensent ; ils combattent ; ils ont certains cœurs et certains organes, tels qu'ils étaient enregistrés depuis très longtemps.

Dans la rue, les hommes couraient vers la fusée.

Le total.

Voici nos ennemis. Ceux que nous avons attendus vingt mille ans. Ce sont les hommes que nous attendions pour exercer contre eux notre vengeance. Le total est complet. Ce sont des hommes de la planète Terre, qui avaient déclaré la guerre à Taollan vingt mille ans auparavant, qui nous ont vaincus, asservis, ruinés et détruits par une grande maladie. Puis ils sont partis pour une autre galaxie, afin d'échapper à cette maladie qu'ils avaient répandue chez nous après nous avoir ravagés. Ils ont oublié cette guerre, et même cette époque, et ils nous ont oubliés. Mais nous, point. Ce sont nos ennemis. Le fait est certain. Notre attente est terminée.

« Smith, revenez ! »

Vite ! Sur la table rouge, avec le corps du capitaine écartelé et vidé, de nouvelles mains se mirent en branle. Dans l'intérieur humide furent placés des organes de cuivre, de laiton, d'argent, d'aluminium, de caoutchouc et de soie ; une toile fine fut tressée sous l'épiderme ; un cœur fut introduit dans le thorax, un cerveau de platine fixé dans le crâne, qui bruissait en émettant de minuscules étincelles bleues ; des fils furent établis jusqu'aux bras et aux jambes. Au bout d'un instant, le corps fut recousu, les incisions mastiquées, les cicatrices au cou, à la poitrine et sur le cuir chevelu, recouvertes. Tout était parfait, neuf, frais.

Le capitaine se mit sur son séant et fit jouer ses membres.

« Arrêtez ! »

Le capitaine reparut sur la chaussée, leva son arme et fit feu.

Smith tomba, une balle dans le cœur.

Les autres se retournèrent. Le capitaine courut vers eux.

« Cet imbécile ! Peur d'une ville ! »

Ils regardaient le corps de Smith à leurs pieds.

Ils levèrent les yeux vers le capitaine, et leurs paupières battirent.

« Écoutez-moi ! dit le capitaine. J'ai quelque chose d'important à vous dire. »

A présent la ville, qui les avait soupesés et analysés, qui avait utilisé tous ses pouvoirs sauf un, s'appêta à se servir de sa dernière faculté. Mais elle ne parla pas avec la rage de ses tours massives ni avec le poids de ses pavés et de ses machines. Elle parla avec la voix calme d'un homme.

« Je ne suis plus votre capitaine, dit-il. Ni même un homme. »

Les hommes reculèrent.

« Je suis la ville, dit-il, et il sourit. J'ai attendu deux cents siècles. J'ai attendu le retour des fils des fils des fils.

— Capitaine !

— Laissez-moi parler ! Qui m'a construit ? La ville. Les hommes qui sont morts m'ont construit. La vieille race qui vécut ici, jadis. Le peuple que les Terriens laissèrent mourir d'une maladie terrible, d'une forme de lèpre à laquelle il n'y avait pas de remède. Et les hommes de cette vieille race, songeant aux jours où les Terriens pourraient revenir, ont bâti cette ville. Et le nom de cette ville était et il est encore *Vengeance*, sur la planète des Ténèbres, au bord de la Mer des Siècles, au pied du Mont des Morts ; tout cela est très poétique. Cette ville était destinée à être une balance, un creuset, une antenne,

pour analyser tous les futurs voyageurs de l'espace. En vingt mille ans, deux autres fusées seulement se sont posées sur ce sol. L'une venait d'une lointaine galaxie appelée Ennt, et les habitants du vaisseau furent éprouvés, pesés, sondés ; ce n'étaient pas des Terriens, ils furent relâchés, sains et saufs. Il en fut de même pour les visiteurs de la seconde fusée. Mais aujourd'hui ! Enfin, vous êtes venus ! La vengeance sera exécutée jusque dans ses moindres détails. Ces hommes sont morts depuis deux cents siècles, mais ils ont laissé une ville pour vous accueillir.

— Capitaine, vous ne devez pas vous sentir bien. Il vaudrait peut-être mieux revenir à la fusée, capitaine. »

La ville trembla.

La chaussée s'ouvrit et les hommes tombèrent en hurlant. Dans leur chute, ils virent l'éclat des bistouris qui venait à leur rencontre.

Un certain temps s'écoula. Mais bientôt, ce fut l'appel :

« Smith ?

— Présent !

— Jensen ?

— Présent !

— Jones, Hutchinson, Springer ?

— Présent, présent... »

Ils se tenaient devant le panneau de la fusée. « Nous retournons immédiatement sur la Terre.

— Bien, capitaine ! »

Les incisions à leur cou étaient invisibles, ainsi que leurs cœurs métalliques, leurs organes d'argent et les fils d'or de leurs nerfs. Leurs têtes émettaient un léger bruissement électrique.

« En vitesse ! »

Les neuf hommes chargèrent les bombes à maladie sur la fusée.

« On les jettera sur la Terre.

— Oui, capitaine ! »

Le panneau se referma. La fusée bondit dans le ciel.

Tandis que le tonnerre de celle-ci s'éloignait, la ville gisait sur la plaine verte. Ses yeux de verre s'éteignirent. Les oreilles se détendirent, les grands ventilateurs des narines s'arrêtèrent, les rues s'immobilisèrent, l'huile ne coula plus dans les tubulures.

Dans le ciel, la fusée s'évanouit.

Progressivement, la ville se mit à jouir du luxe de mourir.

Traduit par C. ANDRONIKOF.

The City.

Publié avec l'autorisation de Intercontinental Library Agency, Londres

© Éditions Denoël, 1954, pour la traduction.